

HORACE

**ŒUVRES
COMPLÈTES**

SECOND VOLUME

—

ODES • CHANT SÉCULAIRE

—

Nouvelle traduction de
Danielle Carlès



*Pour mes parents, qui ne sont plus là,
mes enfants et mes petits-enfants,
et pour Félix Nchouankem.*

INTRODUCTION

Horace est, ou plutôt était jusqu'à il y a peu, un « classique » par excellence, c'est-à-dire au fond ni plus ni moins qu'un auteur « étudié dans les classes » et donc réputé posséder les vertus appropriées qu'il est bien inutile de détailler ici. Notre temps en a fini avec les classiques et il faut en prendre acte. J'ai pu croire, en tant qu'universitaire, que le moment était alors venu de renouveler nos études, enfin débarrassées de l'encombrante étiquette de « classiques ». Mais ce n'est pas ce qui est arrivé, nous le savons. Dans l'état actuel des choses, les études latines, déchues de leurs privilèges, ne survivent qu'à peine et il est presque impossible de faire entendre que leur défense n'a rien à voir avec la volonté d'un retour à l'ancien régime. Cette lutte, finalement stérile, m'a autrefois coûté une « carrière ». C'est hors des murs de l'université que j'ai poursuivi mon travail, ravalé au rang de hobby, mais avec le luxe de la liberté et du temps.

Pendant plusieurs années j'ai traduit et publié mes traductions d'abord sur un petit blog, puis sur le site *fonsbandusiae.fr*. Je n'ai pas manqué de lecteurs et l'expérience a été magnifique. Un moment est venu cependant où j'ai eu besoin de m'isoler pour achever ce que j'avais commencé et je n'ai plus rien publié jusqu'à ce qu'enfin le livre, celui que vous lisez maintenant, soit achevé.

L'idée de traduire en formes fixes n'était pas là au départ. J'ai d'abord fait comme il est assez habituel aujourd'hui : un vers libre français pour un vers latin, sans compte de syllabes et sans rimes. Pour les hexamètres dactyliques (*Satires* et *Épîtres*) cela convient assez bien. J'ai même produit aussi une traduction des *Satires* en prose. Mais dans la traduction des *Odes*, ni la prose, bien sûr, ni même les vers libres ne me semblaient rendre justice à l'œuvre. Horace en écrivant les *Épodes* et les *Odes* plie le latin à des formes d'abord inventées pour une langue grecque et l'exercice est si malcommode qu'il n'aura guère d'imitateur. L'écriture d'Horace n'est pas libre, mais

fortement contrainte et expérimentale. Il emprunte aux poètes grecs de nombreuses formes différentes¹ et doit exploiter toutes les ressources linguistiques du latin pour répondre aux modèles originaux. Or le latin et le grec, associés dans l'esprit du public et certes lointainement apparentés si l'on se place du point de vue de la théorie indo-européenne, ont développé des traits syntaxiques et morphologiques qui gênent pour entrer dans les mêmes costumes, s'agissant de formes où le nombre de syllabes est fixe, comme ici. Par exemple le grec, comme le français, connaît l'usage des articles que le latin ignore. Ceci peut passer pour un détail mais soulève en réalité des difficultés et il y en a d'autres, bien entendu.

On peut trouver sur le site *fonsbandusiae.fr* tous mes divers essais pour tâcher de rendre visible en français cet aspect de l'œuvre : en vers français traditionnels, en vers impairs, en vers justifiés. Je n'ai pas tardé à voir le bénéfice de ces tentatives pour la compréhension du texte. Mais il y avait de l'arbitraire dans le fait de choisir telle ou telle forme. Or Horace lui-même l'enseigne : il faut dans une œuvre de la cohérence, de la tête aux pieds. Finalement, parvenue au *Chant séculaire*, j'ai simplement osé rendre un vers latin par un vers français du même nombre de syllabes. Il s'est avéré que c'était possible, juste, et même beau.

Certes le seul compte des syllabes ne rend pas justice au rythme des vers antiques puisque dans ceux-ci l'unité n'est pas la syllabe, mais une mesure composée d'une série régulière de syllabes longues et brèves, par exemple le dactyle (long – bref – bref), le trochée (long – bref), le spondée (long – long), l'iambe (bref – long), etc. Ainsi un vers sapphique et un vers alcaïque, tous les deux de 11 syllabes fixes, n'ont pas le même schéma métrique. Le français ignorant phonologiquement la durée des syllabes, cette différence ne peut être rendue comme telle. Mais le principe de rendre un vers latin par un vers de dimension analogue permet de respecter autant que possible une certaine *texture* de l'expression et rend malgré tout sensible l'extraordinaire virtuosité d'Horace et le caractère unique de son œuvre.

1 Voir, à la suite de l'introduction, un récapitulatif des différents schémas métriques des odes.

Reprenant la totalité de mes traductions déjà achevées, je les ai donc réécrites selon ce nouveau et ultime principe qui, parce qu'il interdisait toute tentative paresseuse de glose ou de périphrase, a conduit à scruter le sens jusqu'à la moelle.

Cette longue fréquentation du texte m'a permis de comprendre certains points douteux, de répondre à des questions auxquelles mes autres lectures n'apportaient pas de réponse et en particulier d'éclairer, je crois, la vraie nature des relations entre Horace et Auguste. Car si tout le monde s'accorde sur le fait que le dernier livre des *Odes* au moins contient l'apologie du prince, se pose la question de la « sincérité » d'Horace qui, après tout, avait commencé sa vie d'adulte du côté de Brutus et avait combattu à Philippes contre le camp d'Octave et d'Antoine. Humilié et appauvri après la défaite, c'est là qu'il aurait commencé à écrire des vers, comme il le raconte lui-même.

La clé, selon moi, se trouve dans l'ode IV, 9 à Lollius. Horace commence par un propos général sur le thème : La vertu ne reçoit pas son prix si un poète n'en fait pas la publicité. Puis : Je vais donc, moi, Horace, poète, dire ta vérité. Suit l'éloge de Lollius en juge intègre et sans faille.

Or ce Lollius est connu pour avoir été tout le contraire.

Je cite ici la note de F. Villeneuve dans l'édition Guillaume Budé : « [...] M. Lollius, personnage qui eut longtemps la faveur d'Auguste et la conserva même après la défaite que les Sygambres lui infligèrent l'an 16 av. J.-C., puisque, en l'année 4 av. J.-C., le prince le choisit pour accompagner en Orient son petit-fils C. César, fils d'Agrippa et de Julie. Mais Lollius fut dénoncé comme ayant noué des intelligences avec les Parthes et mourut quelques jours après, sans doute par le suicide (2 av. J.-C. : voy. Vell. Pat., II, 102 ; cf. Tac., *Ann.*, III, 48). C'était selon Velleius (II, 97) un hypocrite dissimulant sous le masque de la vertu une insatiable cupidité. Il avait, par des rapines secrètes, amassé une fortune [...] Mais il faut excuser Horace d'avoir été la dupe d'un comédien assez habile pour tromper pendant tant d'années Auguste lui-même. »

Horace dupe d'un hypocrite, il m'était difficile de le concevoir. Par ailleurs je crois que c'est une erreur de penser que la corruption de Lollius ou sa défaite devant les Sygambres devait forcément entraîner sa disgrâce. Le point de vue du prince n'est pas moral, mais politique : si, pour une raison ou une autre, Lollius lui était

utile, il pouvait fort bien lui conserver sa faveur tout en n'ignorant pas la vérité du personnage.

Il s'agit en effet de ne pas projeter sur les comportements d'alors des jugements dont l'évidence est anachronique. Par exemple parmi les destinataires des odes d'Horace un bon nombre nous apparaissent comme de véritables girouettes opportunistes, changeant de camp au gré des circonstances, et Horace lui-même n'a-t-il pas d'abord été un partisan de Brutus ? On aurait aujourd'hui tendance à les disqualifier en interdisant le pardon. Mais le régime, et Horace dans le choix de ses amitiés, semble s'en être très bien accommodé.

Si maintenant on envisage que ni Auguste, ni Horace n'étaient aveugles sur les travers de Lollius, quelle pourrait être l'intention de cet éloge ?

Depuis longtemps j'avais le soupçon que l'ode devait se lire par antiphrase, mais à l'ironie il faut un public complice, qu'il était crucial d'identifier. Finalement il m'est apparu que le seul à avoir pu suggérer la moquerie, en réponse à l'hypocrisie du personnage, était probablement Auguste lui-même.

Une anecdote de Tacite semble bien confirmer qu'Auguste était homme à le faire. C'est à propos de Tibère, adopté tardivement pour lui succéder faute d'héritier direct, qu'il se serait précisément livré à un genre d'éloge à double sens. Tacite suggère d'abord que le choix de Tibère, paradoxalement, aurait été guidé par le caractère « hautain et cruel » de celui-ci, qu'il n'ignorait pas, pour permettre, par contraste, de grandir sa propre gloire. Puis il rapporte qu'Auguste, le jour où il avait demandé une seconde fois pour Tibère la puissance tribunitienne, avait fait de lui un éloge ambigu, qui « l'accusait en donnant l'air de l'excuser »².

Il n'est donc pas absurde de penser qu'Auguste et Horace ont été complices dans la rédaction d'un éloge qui laissait entendre tout le contraire à ceux qui savaient. Et si l'hypothèse est exacte, cela en dit long sur l'intimité du prince et du poète.

Une fois cela admis, la présence en creux d'Auguste dans tous les livres des *Odes*, masquée par l'omniprésence de Mécène et les apparentes dénégations d'Horace, devient manifeste. Je crois volontiers, même si ce n'est pas ici la place de le démontrer, qu'Auguste apparaît dans

2 *quae velut excusando exprobare* Tac. *Ann.* I, 10.

l'œuvre sous différents avatars divins : Mercure, bien sûr, qu'Horace invoque comme son gardien personnel, et, plus troublant, Bacchus. Je vous laisse y songer au fil de la lecture.

On sait qu'Horace refusa la charge de secrétaire particulier qu'Auguste lui avait offerte. On interprète généralement ce refus comme une volonté de préserver son indépendance vis-à-vis du pouvoir. Il faut toutefois préciser, car la position assumée de poète officiel dans le *Chant séculaire* et les odes apologiques font bien entendre qu'il ne s'agit pas d'indépendance idéologique. Il s'agit d'autre chose, dont l'ode à Lollius, là encore, nous donne une idée, une certaine conception de la liberté d'un poète tutoyant le prince. On y voit en effet Horace affirmer que le prince est redevable au poète et non l'inverse. Le cadeau des vers possède un prix défiant toute contrepartie, dépassant tous les trésors, et le corollaire en est que le poète ne saurait être, quelle que soit sa proximité avec le prince, ministre de celui-ci. Le fils de l'ancien esclave abhorre toute relation servile. Et le fait est que cette liberté de refuser, il la possède. Horace toutefois n'ignore pas les dangers de cette situation. On en trouve l'écho un peu partout dans l'œuvre. Il ne cesse de réitérer l'affirmation de sa loyauté, de sa discrétion, évoque le secret qu'il ne trahira pas et s'affiche comme un poète modeste. La modestie est la ruse de son immense ambition. Il sait bien que la faveur des puissants connaît des caprices, comme tournent parfois à l'orage les vents sur la mer Égée. Il sait aussi les dangers de l'envie.

Car si la gloire du poète défie le temps, l'homme, lui, n'y échappe pas. Dans cette tension s'inscrit l'œuvre où l'art poétique se confond avec un art de vivre. Le temps nous fuit, la mort inéluctable nous attend, le voyage est sans retour, la Fortune se joue de l'homme et tout n'est que folie. À la souhaitable mais impossible fortification de la sagesse Horace substitue le raisonnable « juste milieu » et la moindre folie de la poésie. Acceptation sans résignation, et puisqu'il faut mourir, vivons, dit-il, vivons la seule vie qui soit vraiment nôtre, une vie que n'infecte pas la peur de la mort. Ne soyons pas dupe du temps qui se dérobe et nous dérobe à nous-même, dans le désir vain, les calculs illusoire et mensongers, l'obsession d'amasser, de consommer et de paraître.

Butinant ce qui s'offre, décidé à ne pas jouer sa vie à crédit, il se construit, au prix d'un grand travail, une éternité faite de petits vers et de simples bonheurs. Chaque mot choisi, chaque poème

soigneusement poli devient moellon d'une pyramide royale capable d'abstraire l'homme-poète de l'oubli, c'est-à-dire des ombres de la mort.

ODES

SCHÉMA MÉTRIQUE DES ODES

—

On trouve 4 types de strophes de 4 vers dans les *Odes*, inspirés des modèles lyriques grecs de Sappho (strophe sapphique), Alcée (strophe alcaïque) et Asclépiade (strophes asclépiades).

Strophe alcaïque : 37 odes

I, 9 ; 16 ; 17 ; 26 ; 27 ; 29 ; 31 ; 34 ; 35 ; 37

II, 1 ; 3 ; 5 ; 7 ; 9 ; 11 ; 13 ; 14 ; 15 ; 17 ; 19 ; 20

III, 1 ; 2 ; 3 ; 4 ; 5 ; 6 ; 17 ; 21 ; 23 ; 26 ; 29

IV, 4 ; 9 ; 14 ; 15

Strophe sapphique : 26 odes, dont le *Chant séculaire*

I, 2 ; 10 ; 12 ; 20 ; 22 ; 25 ; 30 ; 32 ; 38

II, 2 ; 4 ; 6 ; 8 ; 10 ; 16

III, 8 ; 11 ; 14 ; 18 ; 20 ; 22 ; 27

IV, 2 ; 6 ; 11

Chant séculaire

Strophe asclépiade A : 9 odes

I, 6 ; 15 ; 24 ; 33

II, 12

III, 10 ; 16

IV, 5 ; 12

Strophe asclépiade B : 7 odes

I, 5 ; 14 ; 21 ; 23

III, 7 ; 13

IV, 13

On a ensuite des poèmes composés de distiques, c'est-à-dire une association de deux vers différents. Six combinaisons sont exploitées par Horace.

Glyconique suivi d'un asclépiade mineur : 12 odes

I, 3 ; 13 ; 19 ; 36

III, 9 ; 15 ; 19 ; 24 ; 25 ; 28

IV, 1 ; 3

Hexamètre dactylique suivi d'un quaternaire dactylique : 2 odes

I, 7 ; 28

Hexamètre dactylique suivi d'un ternaire dactylique catalectique : 1 ode

IV, 7

Petit sapphique de 7 syllabes suivi d'un sapphique majeur de 15 syllabes : 1 ode

I, 8

Archiloquien suivi d'un sénaire iambique catalectique : 1 ode

I, 4

Quatenaire trochaïque catalectique suivi d'un sénaire iambique catalectique : 1 ode

II, 18

6 poèmes n'utilisent qu'un seul type de vers.

Asclépiade mineur : 3 odes

I, 1

III, 30

IV, 8

Asclépiade majeur : 3 odes

I, 11 ; 18

IV, 10

L'ode III, 12 est unique en son genre, reposant sur l'emploi d'une mesure dite ionique mineur.

LIVRE 1

Mécène, descendant d'une lignée royale,
ô toi mon doux secours, ô toi ma douce gloire,
il y a ceux qui aiment, à la course des chars,
amasser la poussière olympique, et la borne
5 évitée par les roues en feu, la palme illustre
au rang des dieux, maîtres de la terre, les haussent,
et l'un, c'est la cohue des inconstants quirites
s'escrimant pour l'élever aux triples honneurs,
et un autre entasser dans son propre grenier
10 tout ce qu'on peut racler sur les aires libyennes.
Celui dont le bonheur est d'ouvrir à la houe
les champs paternels, même au prix de l'or d'Attale,
jamais tu ne feras, d'une proue cyprienne,
qu'il fende, marin peureux, la mer de Myrtos.
15 Quand lutte l'Africus contre les flots d'Icare,
le marchand inquiet loue de son bourg le calme et
la campagne, mais bientôt répare ses nefes
endommagées, rétif à vivre besogneux.
Mais un autre ni les coupes d'un vieux massique,
20 ni de perdre une partie de la journée ne
dédaigne, tantôt couché sous l'arbousier vert,
tantôt à la source calme d'une eau sacrée.
Beaucoup aiment les camps, des trompes, des clairons
les sonneries mêlées, les combats par les mères
25 détestés. S'attarde sous le froid Jupiter
le chasseur oublieux de sa tendre compagne
si une biche est aperçue des chiens fidèles
ou que rompt les mailles fines un sanglier marse.
Moi le lierre, privilège des doctes fronts,
30 m'unit aux dieux d'en haut, moi la fraîcheur des bois,
les chœurs légers des nymphes unies aux satyres
me séparent de la foule, si de la flûte
Euterpe ne tait pas le chant, si Polhymnie
le barbitos lesbien ne refuse de tendre.
35 Mais si pour toi j'ai rang de poète lyrique
j'irai aux cieus frapper de ma tête les astres.

A ssez de neige sur la terre et d'âpre
grêle a envoyé le Père, et de sa rouge
droite, foudroyant les citadelles saintes,
terrifié la Ville,

5 terrifié les peuples, que ne revînt l'âge
dur de Pyrrha pleurant les monstres nouveaux,
quand Protée mena tout le troupeau des mers
voir le haut des monts

et que les poissons tinrent le haut des ormes
10 à la place familière des colombes
et qu'apeurés nagèrent dans le surplus
des ondes les daims.

Nous avons vu, s'inversant, le Tibre jaune
de la berge étrusque en vague violente
15 venir renverser le palais royal et
de Vesta le temple :

des plaintes d'Ilia se vantant à l'excès
d'être vengeur, perdu, sur sa rive gauche
il déborda, sans l'aveu de Jupiter,
20 lui, le fleuve époux.

Ils sauront du citoyen l'arme aiguisée
dont eussent mieux périés les Perses hostiles,
sauront ces combats, par le crime des pères
nos enfants plus rares.

25 Quel dieu appellera le peuple quand croule
l'empire ? En quelles prières harasseront
les vierges sacrées, quand elle reste sourde
à leurs chants, Vesta ?

À qui confiera l'expiation du crime
30 Jupiter ? Nous te supplions de venir,
voilant d'une nuée tes épaules blanches,
augure Apollon !

ou toi, si tu le veux, riante Érycine,
que Jeu et Désir entourent de leur vol,
35 ou vers ton peuple oublié, ta descendance,
baisse tes yeux, Père,

hélas, enfin rassasié d'un trop long jeu,
toi qui jouis des clameurs, des casques polis
et de l'œil cruel du piéton maure sur
40 l'ennemi en sang,

ou fais-toi jeune homme, change ta figure
ailée en venant sur terre, fils de l'alme
Maïa, et accepte qu'ici l'on t'appelle
vengeur de César.

45 Tard retourne vers le ciel et longtemps reste,
propice, au sein du peuple de Quirinus !
Que ne vienne, en représailles de nos vices,
un souffle trop prompt

t'enlever ! Préfère ici les grands triomphes,
50 préfère ici les noms de père et de prince,
et stoppe, impunie, la chevauchée des Mèdes,
toi chef, ô César.

La déesse reine de Chypre,
les frères d'Hélène, claire constellation,
et le Père des vents te guident,
les gardant enchaînés, si ce n'est l'Iapex,
5 ô Navire, à qui j'ai confié
Virgile et me le dois : aux rivages attiques
 rends-le sain et sauf, je t'en prie,
et conserve-moi l'autre moitié de mon âme !
 Du chêne et un triple airain lui
10 bardait le cœur, celui qui un fragile esquif
 confia à la sauvage mer
le premier, sans craindre l'Africus déchaîné
 aux prises avec les Aquilons,
ni les tristes Hyades ou l'enragé Notus
15 qui sur l'Adriatique règne
sans maître et soulève ou calme à son gré les flots.
 Mais de la mort proche eut-il peur
quand il vit, l'œil dégrisé, les monstres nager,
 quand il vit la mer démontée
20 et d'Akrokéraunia les infâmes écueils ?
 En vain a séparé les terres
un dieu prudent par l'Océan qui les disjoint
 si malgré ça les nef's impies
d'un bord à l'autre empruntent les passes interdites.
25 Audacieux à tout endurer,
les humains s'engouffrent sur des voies sacrilèges.
 Audacieux, le fils de Japet
par une tromperie porta le feu aux hommes.
 Le feu au palais éthéré
30 à peine ravi, marasme et fièvres inconnues
 s'abattirent sur terre en foule
et la nécessité d'abord lente et lointaine
 de la mort pressa son allure.
Dédale se risqua dans le vide de l'air
35 sur des ailes que n'a pas l'homme.
Hercule en ses travaux a forcé l'Achéron.
 Rien n'est trop haut pour les mortels,
notre folie au ciel lui-même s'en prend et
 par nos crimes nous empêchons
40 Jupiter de poser ses foudres irrités.

L'après hiver s'amollit au doux retour du printemps et du Favonius,
les machines tirent au sec les carènes.
Le troupeau ne jouit plus de l'étable, ni le laboureur de son feu,
les prés ne sont plus blancs de givre brillant.
5 Déjà Vénus Cythérée emmène les chœurs sous l'œil de la lune
et les Grâces avec les nymphes en cadence
frappent la terre d'un pied alterné, tandis qu'aux forges des Cyclopes
l'ardent Vulcain les puissants fourneaux embrase.
C'est le moment d'enserrer sa tête luisante ou bien de myrte vert
10 ou des fleurs que portent les terres amollies.
Et c'est le moment d'immoler dans les ombrages des bois à Faunus
s'il veut une agnelle, un chevreau s'il préfère.
La pâle mort d'un même pied vient marteler la mesure des gueux
et les tours des rois, ô bienheureux Sestius,
15 La durée brève de la vie nous défend d'ébaucher de longs espoirs.
Déjà la nuit est là, les Mânes mythiques
et le palais désincarné de Pluton où une fois descendu
tu ne joueras plus aux dés le roi du vin,
tu n'admireras plus le tendre Lycidas pour qui s'enflamment tous
20 les éphèbes et bientôt brûleront les vierges.

Quel frêle adolescent parmi beaucoup de roses,
tout inondé de liquides senteurs, te presse,
Pyrrha, sous l'antre charmant ?
Pour qui noues-tu tes blonds cheveux

5 par coquet négligé ? Ah ! bien souvent ta foi
et les dieux trahis il pleurera et des flots
hérissés par des vents noirs
tout ébahi s'étonnera,

le naïf qui pour l'instant jouit de toi dorée
10 et qui pour toujours libre et pour toujours aimable
te rêve, ignorant des vents
la perfidie. Malheureux ceux

qui n'ont pas gratté ton vernis ! Moi, un tableau
votif sur le mur sacré atteste qu'humides
15 mes habits j'ai consacré
au dieu souverain de la mer.

À Varius d'écrire, brave et sur l'ennemi
vainqueur, sous les auspices du chant méonien,
tous les combats qu'en navire ou à cheval, fiers,
les soldats sous toi ont livrés.

5 Moi, Agrippa, ni cela, ni la terrible
colère de l'inexorable Péléide,
ni les courses sur la mer du subtil Ulysse,
ni l'âpre maison de Pélopos

je n'essaierai, trop petit pour si grand : la honte
10 et la Muse de la lyre de paix m'empêchent
aux mérites du glorieux César comme aux tiennes
de nuire faute de génie.

Qui Mars vêtu de la tunique adamantine
saura dignement décrire ou, noir de poussière
15 troyenne, Mérion ou, aidé par Pallas,
le Tydide égalant les dieux ?

Moi les banquets, moi les combats des jeunes filles
attaquant les garçons toutes griffes rentrées
je chante, libre ou bien brûlant de quelque feu,
20 léger comme à mon habitude.

- D'** autres vanteront la célèbre Rhodes, ou alors Mytilène,
ou Éphèse ou les murailles de Corinthe entre
les deux mers, Thèbes par Bacchus ou bien Delphes par Apollon
immortalisées, ou le Tempé thessalien.
- 5 Certains pour seule tâche à la ville de la chaste Pallas
en un chant éternel rendent hommage et courent
de tous côtés pour cueillir l'olivier à poser sur leur front.
Un très grand nombre pour faire honneur à Junon
chantera Argos, ville des chevaux, et la riche Mycènes.
- 10 Mais moi, plus que la stoïque Lacédémone,
plus que les campagnes de la fertile Larissa, me touche
la demeure de la résonnante Alburnée
et la cascade de l'Anio, le bois de Tibur et l'humide
verger que sillonnent des ruisseaux indécis.
- 15 Blanc parfois, balaye les nuages dans un ciel obscurci
le Notus et les pluies qu'il engendre
ne sont pas éternelles : toi aussi sagement songe à mettre fin
à la tristesse et aux duretés de la vie
dans le doux vin, Plancus, aujourd'hui parmi l'éclat des enseignes
- 20 au sein du camp ou bien demain sous les épais
ombrages de ton cher Tibur. Teucer Salamine et son père
fuyait. Mais ayant humecté de Lyæus
ses tempes, il ceignit une couronne, dit-on, de peuplier
et parla ainsi à ses amis accablés :
- 25 Où que nous emporte la Fortune, meilleure que mon père,
nous irons, ô mes compagnons, ô mes amis !
Rien n'est désespéré, Teucer est chef, Teucer a les auspices :
oui, l'infailible Apollon m'a fait la promesse
ambiguë d'une future Salamine en terre nouvelle.
- 30 Ô vaillants compagnons, qui avez enduré
pire avec moi souvent, chassez maintenant dans le vin vos peines,
demain la mer, l'immense mer, nous reprendrons !

Lydia, dis, par tous les dieux
je t'en prie, pourquoi, de Sybaris par amour hâtes-tu
la mort ? Pourquoi la chaleur
du Champ haït-il, lui qui endurait poussière et soleil ?
5 Pourquoi ne monte-t-il plus
avec les recrues de son âge, dirigeant son gaulois
par un mors à dents de loup ?
Pourquoi craint-il d'approcher le Tibre jaune ? Pourquoi l'huile
plus que le sang de vipère
10 a-t-il soin de fuir ? Pourquoi n'a-t-il plus par le poids des armes
les bras bleuis, quand, disque ou
javelot, il s'illustrait en lançant plus loin que la ligne ?
Se cache-t-il, tel le fils,
dit-on, de Thétis marine, au temps des larmes et du deuil
15 de Troie, de peur qu'un viril
habit ne l'envoie vers le massacre et les armées lyciennes ?

Vois-tu sous la neige épaisse comme est blanc
le Soracte, un poids que ne supportent plus
les forêts qui souffrent, et de glace
vive comme sont prises les rivières ?

5 Dissipe le froid, rajoutant au foyer
du bois largement et plus généreux tire
d'un vase sabin à deux oreilles
ô Thaliarque, un vin vieux de quatre ans.

Remets aux dieux le reste, car dès qu'ils font
10 retomber sur la mer agitée les vents
qui bataillaient, ni les cyprès ni
les vieux ornes ne sont plus bousculés.

Ce que sera demain renonce à chercher,
que chaque jour qu'offrira le sort te soit
15 profit, et ni les douces amours
ne dédaigne, mon enfant, ni les danses

dans ton printemps éloigné de la blancheur
morose. Ton âge réclame le Champ,
les places et les doux chuchotements
20 dans le soir à l'heure des rendez-vous

et, trahissant sa cachette à l'angle d'une
rue, le rire adorable de ta maîtresse,
le gage dérobé sur son bras
ou son doigt avec faible résistance.

Mercure, beau parleur, petit-fils d'Atlas,
qui la vie sauvage des hommes nouveaux
par la voix façonna, dieu adroit, et par
la belle palestre,

5 je te loue, du grand Jupiter et des dieux
messenger et père de la lyre courbe,
habile à cacher tout ce qu'il te plaît par
de joyeux larcins.

C'est toi jadis : si tu ne rends pas les bœufs
10 volés par ruse..., enfant, il te menaçait,
voix terrible, mais là, plus de carquois et
rire d'Apollon !

Et, toi guide, encore aux superbes Atrides
put le riche Priam en quittant Ilion
15 échapper aux feux thessaliens et au camp
ennemi de Troie.

Tu déposes les âmes pieuses aux heureux
séjours et rallie sous ta houlette d'or
la foule légère, cher aux dieux d'en haut
20 et aux dieux d'en bas.